

- PHILOSOPHIE -
BACCALAURÉAT 2010 - 2ème groupe d'épreuves

Pour ceux (TL, TES1 OU TS1) qui sentiraient le besoin de préparer l'oral en philosophie, voici des indications pour présenter le texte de Bertrand Russell (ÉLOGE DE L'OISIVETÉ). Pour bien se préparer, il faut utiliser ce document intelligemment, c'est-à-dire en lisant le texte en parallèle et en complétant par des explications plus détaillées et plus personnelles; il faut s'approprier ces propositions. Ce que je vous propose est surtout une trame, qui doit permettre de ne pas faire de contresens majeurs et de ne pas oublier des points importants. Une très bonne connaissance des premiers paragraphes est nécessaire, pour mieux comprendre les suivants. Attention CONNAÎTRE et comprendre le mot OISIVETÉ.

Bertrand Russell, Éloge de l'oisiveté. (éditions ALLIA)

Etude par paragraphes.

Les analyses sont plus ou moins complètes suivant les paragraphes, mais on y retrouve au moins les idées principales, (thème, thèse, point de l'argumentaire), les éléments permettant de mener une explication organisée.

Les quatre premiers paragraphes sont présentés par Russell comme constituant un préambule (page 11)

- §1. p 7-8

Présentation du thème. (rechercher la phrase correspondante.)

et du projet.

L'auteur non seulement expose ses idées, mais il veut les faire partager, les diffuser.

Au début, il présente les effets de son éducation, qui l'a doté d'une conscience; qu'on peut presque prendre comme un 'surmoi', dont il a pourtant conscience.

Puisque il dit qu'il est resté soumis à sa conscience , mais qu'il a su transformer ses idées.

il veut donc lutter contre une idée, à ses yeux, funeste, « *on travaille beaucoup trop de par le monde* »

renversement du précepte dans lequel il a été élevé.

« *l'oisiveté est mère de tous les vices* ».

Cette conception traditionnelle, prend source, pour une part, dans la Bible : « *a la sueur de ton visage, tu mangeras ton pain jusqu'à ce que tu retournes au sol.* » (Genèse); le travail étant prescrit par la Bible, ne pas travailler est forcément porteur de risques pour la vertu...

Mais c'est surtout, au 18ème siècle, alors que le travail devient particulièrement abrutissant; travail en usine, journées interminables; qu' on en fait un moyen pour contenir les mauvais penchants; (Malthus 1766 – 1834), est connu pour son essai sur le principe de population; au chap VII, où il est question d'une loi sur les pauvres, il écrit ceci:

« *il serait désirable d'occuper, s'il était possible, ceux qui 'ont pas d'ouvrage, quand ce ne serait que pour éviter les mauvais effets moraux de l'oisiveté et les mauvaises habitudes que peut engendrer la dure nécessité de vivre longtemps d'aumônes.* »

On remarquera ce souci de la moralité d'autrui. Une idée qu'on retrouvera au Xxème siècle lors des discussions sur les congés payés!!!

Donc Russell prend à contre-courant une idée très commune, en son temps et aujourd'hui encore.

- OISIVETÉ

L'oisiveté dont il parle doit être bien comprise. Il faut s'appuyer pour cela sur sa signification antique (le *scholè* grecque, l'*otium* latin); le loisir s'oppose au travail mais dans un tout autre sens. Il est essentiellement associé à des valeurs de maîtrise et de souveraineté: l'homme libre, qui vit dans le loisir (ou l'oisiveté), s'adonne à des activités qui exaltent sa liberté – la philosophie, l'amitié, la danse ou la gymnastique – par opposition à l'esclave soumis aux contraintes de l'obéissance.

Les paragraphes suivants sont consacrés à réfuter une idée sur le rapport entre travailler et dépenser son argent. Ils apparaissent comme un préambule; l'exposé de sa thèse débute p 11, par la définition du travail.

Paragraphes 2, 3 et 4.

Dans les trois paragraphes où il parle d'un procès fait à ceux qui occupent un travail sans en avoir vraiment besoin, il renverse la perspective, sur ce qui est vraiment utile à la société.

Et il montre qu'on peut très bien occuper un travail, gagner de l'argent sans que ce soit utile socialement; tout dépend de l'usage qui est fait de cet argent. De l'argent gagné et non dépensé ou non investi dans des sociétés produisant qq ch. D'utile, est en qq sorte stérile.

On voit dans ce passage que B R a un extrême souci de ce qu'il nomme l'utile et l'agréable pour tous. La guerre et les dépenses guerrières sont stigmatisées. De même que les dépenses non productives de plaisir. On voit donc qu'il refuse déjà la logique de l'enrichissement purement monétaire; seul ce qui procure un agrément est acceptable.

– § 2 (pages 8 & 9)

thème : Réfutation d'une idée courante (sorte de préjugé), qui veut qu'une personne travaillant sans en avoir besoin, ôte le pain de la bouche à des nécessiteux.

Thèse : Ce n'est pas celui qui travaille sans en avoir besoin qui ôte le pain de la bouche aux autres, mais c'est plutôt le cas de celui qui ne dépense pas ce qu'il gagne.

Remarques : ces paragraphes correspondent pour l'auteur à un besoin de méthode : « *pour exposer mes arguments en faveur de la paresse, il faut que je réfute un argument...* » il faut donc les lire en pensant à l'ensemble

Idée sur laquelle insister : « *le vrai coupable, dans cette perspective, c'est l'épargnant...* »; le point important est donc pas comment on gagne son argent, mais comment on le dépense.

– § 3 (pages 9 & 10)

Ce passage complète le précédent puisqu'il vient examiner le cas, sous l'angle de l'utilité sociale, de ceux qui investissent leurs ressources.

Thème : Du mauvais usage possible de ses ressources (après l'épargnant, l'investisseur)

Thèse : Investir son argent dans des emprunts d'Etat est un acte presque criminel.

Argumentation : 1. les épargnants placent souvent leurs économies dans des emprunts d'Etat
2. La plus grande part des emprunts d'Etat est lié au financement de la guerre. 3. donc ces épargnants commettent indirectement un acte criminel.

Il termine par une remarque assez provocante, mais qui a du sens dans cette logique; l'épargnant aurait mieux fait de boire ou de jouer son pécule (pécule = économie).

– § 4 (pages 10 & 11)

thème : utilité de la dépense consistant à investir son argent dans des entreprises industrielles.

Thèse: c'est la réussite de l'investissement et son utilité, qui permet d'évaluer la pertinence d'une telle dépense.

Argumentation :

1. Beaucoup d'investissements échouent, et donc les ressources et le travail ont été gaspillés
2. D'autres investissements sont inutiles (des rails de tramway qui ne satisfont aucun besoin), ce qui gaspillent encore les ressources.
3. La prodigalité est injustement décriée, alors qu'elle a plus d'utilité sociale en terme de plaisirs.

Être attentif à cette volonté (typiquement philosophique) de vouloir renverser les idées reçues.

- § 5 p 11.

Introduction du développement, et énoncé d'une **thèse** claire:

qui possède deux faces: **une idée fausse à éliminer**

« faire croire que le travail est une vertu est la cause de grands maux dans le monde moderne. »

une affirmation : « la voie du bonheur et de la prospérité passe par une diminution méthodique du travail. »

l'auteur pose ici un point de méthode, en annonçant qu'il va maintenant entrer dans le vif de son projet, faire l'éloge de l'oisiveté; mais on voit que pour affirmer, il faut aussi réfuter. L'idée proposée par Russell s'oppose directement à une idée profondément ancrée dans les esprits.

§ 6 (pages 11 & 12)

Thème: le travail. Qu'est-ce que le travail?

Thèse : il y a deux types de travail; l'un qui consiste à déplacer de la matière (bien entendre cette formule dans toute sa dimension); l'autre qui consiste à manier la parole (conseils, ordres, politique, publicité...)

Remarques : il faut placer cette analyse dans le cadre du raisonnement général : montrer qu'une grande part du travail est superflu; qu'on peut donc le réduire sans problème.

L'explication principal doit porter sur ce que l'auteur entend par 'déplacer la matière'; c'est-à-dire au fond, tout ce qui consiste à construire, aménager, fabriquer des objets, des équipements... développer aussi toute l'autre partie : le travail (que l'auteur sous-entend comme étant inutile), tout ce qui constitue les activités non productives pour l'auteur : travaux de commandement, hiérarchie, persuasion, etc... il y a d'autres à trouver...)

§ 7 (pages 12 & 13)

Thème : une oisiveté négative.

Thèse : les propriétaires fonciers sont des oisifs qui rendent le travail obligatoire.

À remarquer : Russell souligne à travers cette incohérence les dangers d'une certaine forme d'oisiveté qui fonctionne sur une sorte de fracture sociale: d'un côté les quelque-uns qui ne travaillent pas, de l'autre la majorité de ceux qui travaillent beaucoup.

Il insiste aussi sur le fait que ces oisifs ont contribué à bâtir le dogme du travail.

En filigrane, on comprend que l'auteur n'accepte pas une société inégalitaire; si l'oisiveté doit exister, elle doit s'appliquer à tous.

§ 8 (pages 13 & 14)

Thème : Recherche de l'origine du dogme du travail dans les formes sociales pré-industrielles (société féodales et société esclavagiste)

Thèse : la thèse de ce passage se trouve à la fin du paragraphe, sous une forme brève, synthétique et lapidaire : **'la morale du travail est une morale d'esclave.'**

Argumentation.

(La recherche de l'argumentation doit permettre de comprendre comment on en arrive à cette idée.)

1. la situation des producteurs avant la révolution industrielle. Une production faible qui ne dégage que très peu d'excédents; ceux-ci pouvant même disparaître et alors la vie des travailleurs étaient compromise. Les travailleurs doivent de plus nourrir les membres des classes dirigeantes, prêtres et guerriers (ce qui correspond à la structure de la société féodale).
2. Ce système a perduré longtemps en Russie et est encore en vigueur en Orient (l'auteur écrit en 1932)
3. C'est la persistance de cette organisation qui a durablement marqué les esprits; ceci explique le poids de l'idéologie du travail.
4. La technique moderne a tout changé; il convient donc de réévaluer, de mesurer autrement, la place que doit avoir le travail.

§ 9 (pages 15 et 16)

Un long passage, donc attention à ne pas s'y perdre...

Thème: L'origine et le rôle de la morale du travail. Le rôle dans la mise en place et le maintien d'une hiérarchie sociale.

Thèse: Le travail ne se justifie que lorsqu'il est au service de l'humanité entière et de la civilisation; or il ne sert le plus souvent que les intérêts de la classe dominante.

Argumentation:

1. Toute la première partie présente la manière dont s'est mise en place le système traditionnelle de répartition des ressources (c'est-à-dire les fruits du travail). Au début c'est la force qui contraignait les producteurs à se dessaisir d'une part de leur produits (au profit des prêtres et des guerriers).
2. Mais assez vite c'est la notion de devoir qui vint suppléer la force. En effet, celle-ci est beaucoup plus économiques... elle est profondément ancrée dans les esprits et permet d'accepter les inégalités sociales.
3. Les détenteurs du pouvoir prétendent que cette répartition des tâches est légitime; pour Russell, cette prétention n'est vraie que lorsque ceux qui bénéficient de ce loisir social, le mettent au service des autres. Pour l'auteur cela fut le cas dans la Grèce Antique. « ... *employèrent une partie de leurs loisirs à apporter à la civilisation une contribution permanente.* »
4. Ce n'est pas le travail qui est une bonne chose, c'est le loisir; le travail est simplement inévitable; il convient donc de le remettre à sa place; la technique moderne permet en

répartissant le travail de répartir équitablement le loisir.

§ 10 (pages 17 & 18)

Thème: la technique moderne et ce qu'elle pourrait apporter dans une organisation scientifique de la production.

Thèse: L'organisation du travail est habituellement chaotique et irrationnelle; les périodes de guerre ont montré qu'il pouvait fonctionner d'une tout autre manière.

Argumentation (moments du texte).

1. la technique permet de produire autant en travaillant beaucoup moins. C'est ce que les périodes de guerre ont montré; puisqu'une grande part des producteurs étaient mobilisés.
2. La technique permettrait de réduire à quatre heures par jours le temps de travail nécessaire.
3. On préfère une organisation 'chaotique' qui consiste à faire travailler longtemps ceux qui ont du travail et à priver de ressources ceux qui n'en ont pas; ainsi en faisant du travail un devoir, on fait du loisir une punition.

Attention à la dernière phrase qui met en place un raisonnement assez subtil:

Parce que le travail est un devoir, on paye la vertu, c'est à dire le fait de travailler (officielle) et non ce qui est produit (et utile).

l'industrie, étant ici à entendre comme l'activité, à distinguer de la production. On peut très bien s'activer à ne rien faire, comme le laisse entendre l'auteur; être industriel, sans être productif.

§ 11 (pages 18/ 19)

thème : La morale de l'Etat esclavagiste. Illustrée par la fabrication des épingles.

Éléments d'analyse:

le rôle d'une invention technique : amélioration de la productivité.'

opposition monde raisonnable / monde réel

subir l'absence de travail plutôt que la choisir.

Thèse : l'organisation du travail est faite de telle manière par l'Etat, que le loisir devenu inévitable (c'est le chômage) est cause de misère, au lieu d'être source de bonheur.

Argumentation:

Une affirmation étayée par un exemple à suivre:

L'Etat pousse à un travail excessif.

Lorsqu'une invention permet de produire autant en travaillant deux fois moins, on ne divise pas le temps de travail par deux; on divise le nombre de travailleurs par deux.

Ce qui fait que le temps gagné devient une source de misère.

Il faut bien noter que les propositions de Russell s'inscrivent dans une refonte de l'organisation économique; car en appelant à une autre logique du travail il détruit les fondements (le profit) de celle qui existe.

Ce paragraphe poursuit la démonstration commencée dans le précédent.

§ 12 (pages 20 / 21)

Thème : la morale du travail. L'interdiction faite aux pauvres d'avoir des loisirs heureux.

Thèse : Les principes de « travail nécessaire », de « la bonne vie de labeur » est une idée développée et défendue par les classes supérieures.

Arguments:

Pour les 'riches', le loisir ne convient pas au pauvres;
Les 'bonnes âmes' déplorent l'apparition des congés payés.
Ces idées, idées reçues, perdurent au XXème siècle.

Analyse.

Le travail est une idéologie et non une nécessité.
Cette idéologie s'inscrit dans un contexte d'opposition de classes.

Explications:

Se demander pourquoi on refusait aux pauvres la possibilité d'avoir des loisirs? Une manière de compâtrer à leur pauvreté? Puisqu'ils sont pauvres, il faut qu'ils travaillent plus! Le comble de l'hypocrisie! Noter aussi la confusion des genres entre l'économique et le morale. La morale venant au secours de l'organisation économique.

§ 13 (page 21)

Thème : Examen de la morale du travail sous l'angle de la logique.

Thèse : le devoir de travailler ne se justifie que par le fait que chacun consomme.

Argumentation:

- Chacun consomme une part de ce que produit le travail humain.
- Or le travail est plutôt désagréable.
- Donc, Il est injuste de consommer plus que ce que l'on produit.

Ce syllogisme résume l'argumentation de ce passage et permet d'établir logiquement que le travail dans une certaine mesure, représente un devoir.

Points importants:

Bien relever que l'auteur s'inscrit dans une remise en perspective de la nécessité du travail; il veut dit-il échapper aux superstitions dans ce domaine.

Il se place aussi dans une logique d'égalité: nul ne peut échapper à ce principe (produire au moins au niveau de ce que l'on consomme). Il remet donc de l'ordre dans le sens moral : ce n'est pas le fait de ne pas travailler qui est immoral, c'est le fait de produire moins que ce que l'on consomme.

On comprend qu'en se plaçant sous cet angle, il pourra mettre des limites précises à l'emprise du travail sur l'existence.

§ 14 (pages 21 & 22)

Un court paragraphe qui situe le problème du travail dans le monde de son temps. En ce temps là, l'URSS représentait une autre forme de société, puisque c'était un régime communiste. Il pose une sorte d'équation de la nuisance : il est moins nuisible d'avoir une classe de oisifs, que de condamner les gens à un travail permanent comme seule alternative à la misère.

Ce qui montre qu'il n'est pas dans une logique du ressentiment (« salauds de riches! ») mais dans une logique de solidarité et d'humanité (« améliorons le sort des ouvriers miséreux ») On peut

peut-être faire le lien avec les pratiques en vigueur dans les sociétés communiste.